



Petit lexique critique : travail

Pour une réappropriation collective du travail



Petit lexique critique pour une réappropriation collective du travail

Le travail est dans nos sociétés une expérience centrale. Elle mérite réflexion sur son évolution récente et surtout sur son futur, ses futurs. Après avoir réuni des réflexions et des productions sur le phénomène d'atomisation du travail (télétravail, numérisation et automatisation, plate-forme digitale, etc.), le Centre Vidéo de Bruxelles a entamé le 1^{er} mai dernier la diffusion d'un deuxième volet, portant cette fois-ci sur la réappropriation collective du travail. Un site web est dédié au partage des multiples traces des activités organisées dans le cadre de cette campagne : www.nosfuturs.net.

En amont du lancement du deuxième volet, SAW-B a été sollicité pour apporter son regard et sa contribution à la réflexion. C'est ainsi qu'un événement a été organisé entre divers partenaires et avec la participation de Thomas Coutrot et de multiples acteurs¹. C'est aussi ainsi que l'idée d'un abécédaire ou lexique nous est venue. Dans les diverses réalisations audiovisuelles produites par le CVB, certains termes reviennent régulièrement. Or leur compréhension n'est pas toujours aisée et font souvent l'objet de discours et projections avec lesquelles nous sommes en désaccord. L'objectif des analyses que nous avons produites est donc à la fois de rendre accessible certains concepts, de permettre aux lecteur·rice·s de se les approprier, de se les figurer, tout en prenant position.

Les termes suivants ont fait l'objet chacun d'une analyse : autogestion, coopérative, intelligence collective (sociocratie, holocratie... démocratie réelle), entreprise libérée, gouvernance, travail. Pour atteindre ces objectifs, une réflexion a été menée sur la forme des textes à produire. La contrainte était que ceux-ci soient courts (pour être publiée sur le site web de la campagne²). Comme la brièveté d'un texte ne permet pas facilement la nuance et l'analyse critique, nous avons opté pour une multiplicité de textes courts pour chaque terme à analyser. Une mosaïque a ainsi été constituée autour de chaque terme avec pour chacun : deux images, une actualité, une définition, une citation, une interprétation, une histoire personnelle et un futur possible.

Les textes ainsi produits peuvent être lus ensemble ou séparément, dans un ordre ou un autre. Les liens entre eux sont doubles : la forme et la structuration est chaque fois identique, le fond est constitué de ce double questionnement : comment réorganiser le travail et quel sens donner au travail ainsi réorganisé?

Travail

Deux images



Le pain est-il le produit d'un travail ordinaire ou l'œuvre d'un ouvrier boulanger ?



Le métier de maraicher-ère attire des jeunes alors qu'il est dur et que les conditions de rémunération sont tout sauf attractives. Serait-ce que le sens du travail ne se résume pas au montant d'un salaire ?

Actualité

Le front social est animé ces derniers temps. Que ce soit en France avec l'allongement de la carrière donnant droit à la retraite ou chez nous avec la volonté de massivement franchiser de l'enseigne commerciale Delhaize. Il nous semble qu'il existe des points communs entre ces deux situations a priori incomparables.

Dans le premier cas, la politique fiscale d'Emmanuel Macron (qui consiste principalement à des réductions d'impôts pour les plus nantis et par des aides aux entreprises) affaiblit les moyens de l'Etat. Comme il n'y a plus assez d'argent, il faut trouver des moyens quelque part : en obligeant à travailler plus longtemps.

Dans le second cas, la logique de deux commissions paritaires pour des mêmes emplois en fonction du statut du supermarché est un choix politique. D'un côté, le personnel des magasins intégrés bénéficient de meilleures conditions de salaire et de travail. De l'autre, le personnel des magasins franchisés, dépendant d'une autre commission paritaire, sont moins bien lotis. Impossible également d'avoir une négociation collective pour l'ensemble des travailleurs de tous les franchisés Delhaize. L'activité des supermarchés étant plus coûteuse quand elle est intégrée, les patrons de Delhaize ont fait leur choix et décidé de franchiser tous les magasins et de se séparer d'une partie de son personnel de la maison-mère.

Dans les deux cas, celles et ceux qui paient le prix fort, ce sont les travailleurs et travailleuses. Ils perdent peu à peu foi dans le sens de leur travail tant leurs conditions se détériorent et les rémunérations ne sont plus proportionnelles à l'énergie qu'ils y consacrent. C'est qu'il y a un gouffre entre la vision du travail par les uns (ceux et celles qui légifèrent et contrôlent) et son vécu par les autres (ceux et celles qui le réalisent). La sociologue Dominique Méda rappelle qu'un dispositif d'enquête longitudinale existe depuis 1978, mise à jour tous les cinq ans. Celle-ci avait détecté le malaise au sein de l'hôpital, elle nous dit que la moitié des personnes associent travail et mal-être, que 44 % des personnes pensent qu'elles ne pourront pas tenir jusqu'à 60 ans dans le même travail. Une enquête européenne montre aussi qu'en France, les contraintes physiques sont plus importantes qu'ailleurs, qu'il y a davantage de contraintes psychiques, plus de discriminations, plus de violence au travail, moins d'autonomie, moins de participation aux décisions. Comment se fait-il que de tels signaux restent ignorés par les décideur-euse-s ?

Une définition

Il existe de nombreuses définitions du travail. L'économiste américano-canadien John Kenneth Galbraith a une réflexion pertinente sur ce sujet : *« Le problème, c'est que le travail est une expérience radicalement différente selon les personnes. Pour beaucoup - et c'est le cas le plus courant -, il s'agit d'une activité imposée par les nécessités les plus primaires de l'existence : c'est ce que les êtres humains doivent faire, et même subir, pour avoir de quoi subsister [...]. On l'endure pour avoir le nécessaire et quelques agréments. Profiter de la vie, on le fait quand les heures ou la semaine de travail sont terminées. C'est alors et alors seulement qu'on échappe à la fatigue, à l'ennui, aux contraintes de la machine, du lieu de travail en général et à l'autorité des cadres. [...]*

Le mot travail s'applique simultanément à ceux pour lesquels il est épuisant, fastidieux, désagréable, et à ceux qui y prennent manifestement plaisir et n'y voient aucune contrainte Avec un sens gratifiant de leur importance personnelle, peut-être, ou de leur supériorité qu'on leur reconnaît en plaçant les autres sous leurs ordres [...]. User du même mot pour les deux situations est déjà un signe évident d'escroquerie. [...] Mais ce n'est pas tout. Les individus qui prennent le plus plaisir à leur travail - on ne le soulignera jamais assez - sont presque universellement les mieux payés. C'est admis. Les bas salaires sont pour ceux qui effectuent des tâches pénibles, répétitives et monotones. [...] Le travail est jugé comme essentiel pour les pauvres. S'en affranchir est louable pour les riches. L'étendue et l'énormité du mensonge inhérent au mot travail sont évidentes. Pourtant, on n'entend guère de critiques ou de mises au point émanant des institutions savantes »³.

Une citation

« Le travail, en tant que travail vivant, est le terme qui conceptualise le lien entre la subjectivité, la politique et la culture. Et si « amor mundi » il y a, alors il faut entendre par cette expression les conditions politiques qui permettent l'avènement du travail vivant. Est désirable le monde qui permet aux êtres humains de s'engager dans la création (et dans la procréation) et qui peut assigner un statut honorable aux fruits de la création (autant que de la procréation). Quel statut ? Un pouvoir d'action sur le monde. Ou plus précisément un statut qui signe un droit de l'œuvre (ou de la jeune génération) à apporter une contribution au monde, grâce à quoi il est possible de transcender une existence individuelle pour rejoindre le cours du développement du monde humain. Promesse magnifique de dépassement à partir de laquelle peut germer un enthousiasme d'une participation à la culture.

[...]

L'espace de délibération qui naît des difficultés rencontrées par les uns et les autres face au réel du travail a une valeur inestimable et irremplaçable, pour cette raison qu'il est le lieu où mieux que partout ailleurs peuvent s'exprimer des opinions tenant conjointement et le réel et la vie (le travail vivant) sans autre médiation que la parole vive. C'est en ce sens que l'espace de délibération consacré au travail, parce qu'il demeure constamment au plus près de la façon dont l'expérience de vie se révèle par la praxis, peut légitimement être habilité non seulement comme un espace politique à part entière, mais plus justement encore comme un espace générateur du politique, tel que nous essayons d'en saisir ici les caractéristiques : le politique à la fois enté dans la vie et interprète de la vie jusque dans l'amour du monde. »

Christophe Dejours, *Travail vivant. 2 : Travail et émancipation*, Payot & Rivages, 2013, p. 190-191 et 195-196.

Une interprétation

Plusieurs penseurs du travail utilisent la distinction, qui a été établie par Marx, entre « travail vivant » et « travail mort ». Que signifie-t-elle ? En qualifiant le travail de vivant, ce qui est visé, c'est une triple production : de nouveaux objets matériels qui modifient les conditions concrètes d'existence mais la

construction des personnes travaillants et de leurs collectifs et sociétés. Plus récemment, Christophe Dejours définit le « travail vivant » comme « *ce par quoi je me confronte au monde, à la résistance du réel, et me transforme. Une expérience qui n'est substituable à aucune autre. C'est cette part de soi-même que l'on engage, cette intelligence que l'on ajoute aux prescriptions et aux contraintes pour que ça marche* »⁴. Il ajoute que cette part vivante du travail est commune à tout travail et tout-e travailleur·euse quelle que soit le métier exercé. Par opposition, la part morte du travail est constituée du capital, qui ne s'anime que par l'action des travailleur·euse·s, et qui contraint le processus de travail.

Cette approche du travail, faisant la distinction entre deux de ses parts, pose la question de son sens. Le sens du travail est à comprendre comme, à la fois, son orientation, les sensations qu'il procure ou cause et sa signification. Ces trois dimensions peuvent être problématiques : par exemple lorsqu'est proposé un travail qui est contraire aux conditions désormais bien connues de survie des espaces humaines, végétales et animales sur la Terre, un travail qui est physiquement éreintant, un travail qui est à la limite du descriptible, qui ne peut presque pas être raconté, ou dont le récit est édifiant. C'est la situation à laquelle a été confrontée un éducateur ne trouvant pas dans sa branche et dès lors obligé de trouver un boulot pour vivre à savoir ouvrier intérimaire dans une usine de poissons puis un abattoir breton. Il en a tiré un premier roman essentiel dont le titre fait référence à la fois au travail à la chaîne qu'il a découvert et à la poésie qui lui a permis de survivre : *À la ligne. Feuilles d'usine*⁵.

Ce à quoi nous donne accès la lecture de ce livre, c'est à une expérience qui paraît exceptionnelle. Pourtant, elle a peut-être en commun avec de plus en plus d'autres situations de travail dans d'autres secteurs. Dans leur *Manifeste des ouvriers*, ses auteurs en appellent à « *en finir avec le « travail en miettes » qui transforme chacun de nos métiers en chaîne de production standardisée, fabriquant des objets et des services sans saveurs, ni originalité, et un monde glacial et désenchanté* »⁶. Ils en appellent au contraire à faire œuvre, y compris au travail. Et ils visent notamment les professions de l'humain en ne visant pas seulement les professionnels du soin, du travail social, de l'éducation, de la justice, de l'information et de la culture mais toutes les professions dès lors qu'elles mettent en œuvre des capacités proprement humaines. On le voit, on retombe là sur la définition du travail vivant. Or, les signes en sont nombreux, le constat est à la marchandisation du travail, au nom d'une idéologie « *qui s'est révélée catastrophique dans le milieu même des affaires dont elle est issue* »⁷. Donc à la mainmise du travail mort sur le travail vivant.

Ce combat entre deux composantes du travail peut donner lieu à un surinvestissement dans les collectifs de travail, y compris en essayant d'y implanter des pratiques démocratiques sur ses visées et son organisation. C'est ce que font notamment les initiatives d'économie sociale et solidaire. Mais il peut aussi donner lieu à une mise à distance se concrétisant par la démission (parfois appelée la grande démission, étant donné que cet acte est devenu statistiquement important à la suite de la dernière épidémie mondiale) ou la non-entrée dans ce monde-là du travail.

Une histoire personnelle

Comment traiter d'un tel sujet sans interroger son propre rapport au travail et à son sens ? Ce faisant, il m'apparaît que nous sommes probablement tous marqués par nos souvenirs d'enfance et par le travail que faisaient nos parents. Notamment parce que chronologiquement, c'est notre premier rapport au travail, non pas le nôtre mais celui de nos géniteurs. Un autre moment clé est celui où nos propres enfants, qui nous ont observés partant du travail, revenant du travail, discutant du travail ou travaillant (selon les métiers exercés), entrent dans ladite « vie active », opèrent des choix, se positionnent par rapport au monde du travail.

Je suis à ce moment où j'observe un enfant qui, après des études supérieures menées dans deux directions assez différentes (l'histoire et l'animation socio-culturelle), a pris sa liberté et son autonomie en quittant le nid familial. Ses choix professionnels depuis quelques années ont été les suivants : salariat à temps partiel durant un an comme animatrice de rue au sein d'une maison de quartier, puis quelques mois au sein d'une association socio-culturelle locale, enfin artiste intervenante indépendante, depuis la fin de cette première expérience de travail salarié. Certaines interventions comme animatrice théâtrale sont faites sous forme de bénévolat, notamment parce que les institutions n'ont pas de budgets suffisants. Et à côté de ces engagements professionnels, des engagements militants, des résidences artistiques, des projets personnels de création et du temps pour soi. Les semaines ne se ressemblent pas, les horaires non plus, rien n'est assuré à moyen terme mais le sentiment de liberté et d'autonomie sont grands. Les contraintes ne manquent pas non plus. De tels choix de vie passent aussi par une limitation drastique de ses besoins matériels et de ses dépenses financières. Et par le bénéfice de modestes allocations sociales et aides publiques.

En feuilletant récemment un livre en librairie, je tombe sur un titre et une quatrième de couverture qui me font dire que la science sociologique a mis un mot sur les choix de ma fille et la situation qui en résulte : « précarité durable ». Son auteur, Nicolas Roux, a mené une enquête auprès de deux populations que tout oppose à première vue, mais pour qui le contrat à durée indéterminée est l'exception : les saisonniers agricoles et les artistes du spectacle. Les questions qu'il se pose sont : « *Dans quelle mesure l'emploi discontinu est-il soutenable, c'est-à-dire supportable et acceptable par les personnes concernées ? Quelles ressources permettent de sécuriser leur situation ? Mais aussi, quelles satisfactions peuvent-elles en retirer malgré tout ?* »⁸.

Il n'est pas toujours aisé de comprendre les choix d'autrui. Surtout quand vous avez joué un rôle dans l'éducation de cet autre, qui ne l'est dès lors pas totalement. Il me semble toutefois progresser dans cette direction, notamment depuis que je me suis remémoré que j'avais moi aussi partagé cette utopie de « *réduire le temps de travail pour ne pas perdre sa vie à la gagner* » (ce qui était, texto, le slogan d'une affiche d'Alternative libertaire placardée dans ma chambre d'étudiant)⁹. Et que, tout compte fait, ce que ma fille tente, c'est de considérer le travail comme un moyen parmi d'autres de poursuivre sa vie et non l'inverse. Cette démarche me semble légitime, courageuse, poétique et passionnante. Et me renvoie en miroir à mon

propre parcours et à ma propre situation, la seule sur laquelle je peux encore peser (par exemple en travaillant moins). Qui éduque qui ?

Un futur possible

Les utopies autour du travail sont anciennes et nombreuses, dont certaines ont été évoquées plus haut : bonheur et épanouissement au travail, égalité des salaires, détermination du temps de travail en fonction de sa pénibilité, familistère, communautés de vie et de travail, remplacement machinique et fin du travail, revenu universel (et ses conséquences sur la liberté de choix de son travail), libération du travail, démocratisation du travail, mutualisation du travail. Vous verrez peut-être certaines plutôt comme des dystopies.

Il en est une qui a traversé l'histoire et qui a été marquée d'avancées significatives, parce qu'elle a réussi à faire s'accorder ses adversaires et ses défenseurs : la réduction collective du temps de travail. Travaillons moins et nous travaillerons probablement mieux et nous serons davantage à travailler. Historiquement, alors que durant la seconde partie du XIX^e siècle, les ouvriers pouvaient travailler de 72 à 84 heures par semaine, soit plus de 3 000 heures par an, la durée de travail moyenne est aujourd'hui de 1 600 heures par an et la norme hebdomadaire du temps plein est de 38 heures. Or, cette tendance historique a été interrompue. Depuis les années 1990, le nombre d'heures œuvrées par travailleur n'évolue presque plus. Un futur possible serait donc de reprendre le fil de cette évolution momentanément suspendue. Une version présentée par certains comme « maximaliste et miraculeuse » serait la suivante : « *la semaine des 32 heures en quatre jours sans perte de salaire, avec embauche compensatoire, sans augmentation des rythmes de production et financée sur les profits des actionnaires* »¹⁰. La version jugée plus réaliste, tenant compte du rapport de force entre adversaires et ses partisans, est différente sur les points suivants : formule des quatre jours établie sur une moyenne annuelle dont les dimensions organisationnelles relèveront de la concertation sociale d'entreprise ; triple source de financement c'est-à-dire par les différents bénéficiaires (Etat, entreprise, salarié-e-s) ; accompagnement par des mesures inédites de formation (formations professionnelles mais aussi éducation permanente à l'usage des temps sociaux ainsi libérés).

Sources des images

Travail :

- Le pain est-il le produit d'un travail ordinaire ou l'œuvre d'un ouvrier boulanger ? : <https://pxhere.com/fr/photo/708824>
- Le métier de maraîcher·ère attire des jeunes alors qu'il est dur et que les conditions de rémunération sont tout sauf attractives. Serait-ce que le signe que le sens du travail ne se résume pas au montant d'un salaire ? : <https://pxhere.com/fr/photo/707195>

Notes

¹ L'événement était co-organisé par l'APMC-Smart, le collectif Ce qui Nous Arrive (CESEP, la Fédération des Services Sociaux, la Fédération des Maisons Médicales, Lire et Ecrire Bruxelles, Le Forum), le Centre Vidéo de Bruxelles et SAW-B.

² Une version partielle du lexique a été publiée à cette adresse : <https://www.nosfuturs.net/petit-lexique.html>

³ John Kenneth Galbraith, *Les mensonges de l'économie*, Grasset, 2004.

⁴ Christophe Dejours, cité dans « C'est quoi ce travail ? » : une définition du « travail vivant », dans *Philosophie magazine* [www.philomag.com], publié le 14 octobre 2015.

⁵ Joseph Pontus, *À la ligne. Feuillettes d'usine*, La Table Ronde, 2019. « A la ligne » fait référence à la ligne de production (on ne parle plus de chaîne) : « J'écris comme je travaille / A la chaîne / A la ligne ». « Feuillettes d'usine » fait référence à *Feuillettes d'Hypnos* du poète René Char.

⁶ Roland Gori, Bernard Lubat, Charles Silvestre, *Manifeste des ouvriers*, Actes Sud/Les liens qui libèrent, 2017.

⁷ Roland Gori, Barbara Cassin, Christian Laval (dir.), *L'Appel des appels. Pour une insurrection des consciences*, Mille et une nuits, 2009.

⁸ Nicolas Roux, *Le précarité durable. Vivre en emploi discontinu*, PUF, 2022.

⁹ La lecture de ce texte m'y a aussi aidé : Camille Anonymus, « Un refus de professionnalisation », dans *Multitudes* [www.multitudes.net], n° 90, printemps 2023.

¹⁰ Bernard Conter, « Positions d'acteurs et scénarios d'après-crise(s) : quel consensus autour de la réduction collective du temps de travail ? », dans IWEPS, *La réduction du temps de travail, une perspective pour le « monde d'après » ?*, Dynamiques régionales n° 10, 2021.

The logo for SAW-B, featuring the letters S, A, W, and B in a bold, black, sans-serif font. The letter 'A' is stylized with a small green dot above it, and the letter 'W' has a small orange dot above it.

Avec le soutien de

A solid green rectangular graphic, slightly tilted, positioned above the main text area.

Ce texte vous parle, nos idées vous interpellent ? C'est le but !

Cette analyse s'inscrit dans notre démarche de réflexion et de proposition sur des questions qui regardent la société. Si vous voulez réagir ou en discuter avec nous au sein de votre groupe, de votre espace, de votre entreprise, prenons contact. Ensemble, faisons mouvement pour une alternative sociale et économique !

N'hésitez pas à nous contacter : info@saw-b.be ou 071 53 28 30

À la fois fédération d'associations et d'entreprises d'économie sociale, agence-conseil pour le développement d'entreprises sociales et organisme d'éducation permanente, SAW-B mobilise, interpelle, soutient, et innove pour susciter et accompagner le renouveau des pratiques économiques qu'incarne l'économie sociale. Au quotidien, nous apportons des réponses aux défis de notre époque.

Rédaction : Quentin Mortier

Relecture : Antoinette Dumont et Jean-François Herz

A large, abstract green shape in the bottom right corner of the page, resembling a stylized triangle or a drop shape.